

CONSTRUIRE UNE MÉMOIRE

La joie des bals du 14 juillet et du 15 août, à nouveau autorisés, fêtent la fin de la guerre et le retour des prisonniers, s'estompe rapidement. Dès l'hiver 1945-1946, l'opinion publique questionne la captivité des prisonniers : se sont-ils mal battus ? ont-ils jeté les armes trop vite face à l'avancée rapide de l'ennemi ?

S'ajoute à cela un récit national gaulliste, que l'historien Henry Rousso qualifiera *a posteriori* de résistancialiste, construit sur une lecture glorieuse et performative d'une France majoritairement résistante qui célèbre les déportés politiques et écarte les prisonniers considérés, malgré eux, comme de véritables outils de propagande du régime de Vichy, et absents *de facto* de l'été de la Libération.



Ce n'est qu'à travers l'apparition de symboles forts et par la mobilisation du groupe que leur mémoire a pu émerger. Ce passé commun loin des leurs, l'obtention immédiate de la carte de rapatrié puis de la carte du combattant en 1949, la création dès le retour d'associations locales et fédérations nationales, telles que l'amicale de l'Oflag IID- IIB-XXIB ou la fédération nationale des combattants prisonniers de guerre sont autant de paramètres qui ont fédéré un collectif. Il faudra cependant attendre les travaux d'historiens spécialistes de la période et du sujet, au début des années 1980, pour que la question des prisonniers de guerre sorte des marges de la mémoire collective. Ces éléments ont ensuite permis aux captifs de se représenter eux aussi comme victimes de guerre et de bénéficier des commémorations dédiées.



Première et dernière pages du journal *Le Lien*, juillet 1945.

BIOGRAPHIES

Fernand Braudel (1902-1985)

Professeur d'université, historien essentiel de l'École des Annales, membre de l'Académie française, Fernand Braudel est fait prisonnier le 29 juin 1940. Interné à l'Oflag XII-B de Mayence puis à l'Oflag X-C de Lübeck, il rédige durant ses cinq années de captivité, dans des conditions difficiles, la majorité de sa thèse, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*.



© CC BY SA 4.0

Prisonnier, il est préoccupé par l'interruption du cours des études de ses jeunes compatriotes. Rapidement nommé « recteur » de l'Oflag XII-B, il fait rapatrier des livres de la bibliothèque de Mayence, organise des conférences et délivre des diplômes. De retour de captivité, en tant qu'historien et acteur, Fernand Braudel a été l'un des premiers à enrichir l'apport scientifique au sujet des prisonniers de guerre. Dès 1950, il rédige des articles relatifs à la captivité pour la *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*. Il faudra attendre 1973, et la parution de *La France de Vichy* de l'universitaire américain Robert O. Paxton pour que cette question soit à nouveau soulevée par un autre chercheur, spécialiste, lui, de la période.

Jean-Albert Fortier (1912-1978)



© Jean-Albert Fortier

Né en Belgique en 1912, Jean-Albert Fortier est diplômé de l'École nationale technique de photographie et de cinéma à 20 ans. Mobilisé en septembre 1939 en tant que caporal au sein d'un régiment de transmissions, il est fait prisonnier le 20 juin 1940 puis interné au Stalag XII-D, près de Trèves. Professionnel de la photographie depuis huit ans, il travaille alors comme photographe officiel du camp. Durant toute sa captivité, il sera chargé de prendre les photos d'identité de chaque prisonnier.

En parallèle, dérochant de la pellicule, Fortier documente clandestinement la vie quotidienne du Stalag. Composé de centaines de clichés, ce témoignage inédit donne lieu à une exposition à Paris en juin 1945 et illustre en 1949 la réédition de l'ouvrage de Francis Ambrière, *Images des grandes vacances* (prix Goncourt 1940, décerné en 1946). Dans les années 1950, il crée et dirige l'Agence de presse française d'articles et de reportages (AFAR), spécialisée dans l'art religieux et dans l'industrie. En 2017, ses enfants ont donné à l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ECPAD) 208 photographies prises lors de sa captivité.

CAHIER DETACHABLE • LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE #N° 289 • HIVER 2025

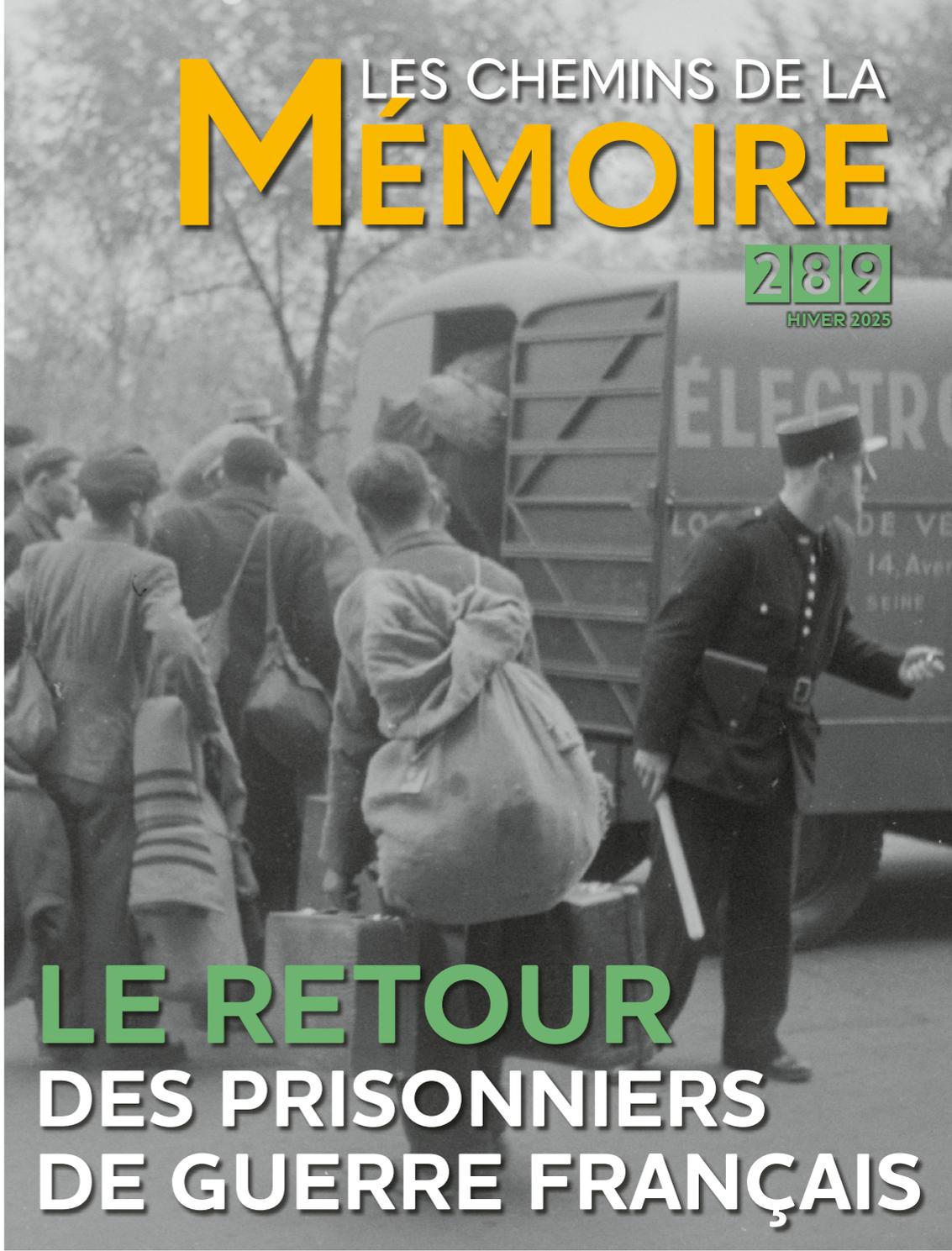
Auteur : Léo Lombard, auteur d'un mémoire de master 2 de sociologie *Les correspondances privées en Oflag et Stalags. Enquête sur la construction sociale des prisonniers de guerre français en Allemagne (1940-1945)*, Université de Nantes, 2023. Composition graphique & Impression : EGCA - Tulle

EN COUVERTURE

Des prisonniers de guerre libérés quittent le centre d'accueil de la gare d'Orsay dans des véhicules électriques mis à disposition, 12 avril 1945. © Jean-Jacques Tourand / ECPAD / Défense

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

289
HIVER 2025



LE RETOUR DES PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS



Corvée de pommes de terre dans un camp de prisonniers de guerre. Allemagne, juin 1940.

© Ulstein Bild / Roger-Viollet

Les deux tiers des 1 600 000 prisonniers de guerre français emmenés en Allemagne après la défaite militaire éclair de mai-juin 1940 ne rentrent en France qu'à partir du printemps 1945. Ce retour s'organise cependant progressivement dès les premiers mois de la captivité. Protégés par la Convention de Genève de 1929 relative au traitement des prisonniers de guerre, que le Reich applique sur le front de l'Ouest, les prisonniers français sont triés : les pères de familles nombreuses, les blessés et les plus âgés sont renvoyés dans leurs foyers. Ainsi, on compte près de 200 000 prisonniers revenus à la fin de l'année 1940. Une nouvelle vague de retours intervient courant 1942 avec la mise en place du dispositif collaborationniste dit de la Relève, annoncée en juin par Pierre Laval, qui conditionne la libération d'un prisonnier de guerre à l'envoi de trois ouvriers qualifiés pour répondre aux besoins de la main-d'œuvre usinière exigée par l'Allemagne nazie, permettant ainsi le rapatriement de quelque 90 000 prisonniers. S'ajoutent à ces chiffres ceux qui, comme François Mitterrand, parviennent à s'échapper.

Malgré cette diminution progressive, ce sont près d'un million de prisonniers qui quittent l'Allemagne après cinq ans de captivité. Ce rapatriement massif se fait selon des temporalités différentes : s'il est rapide à l'Ouest, le manque de moyens de transport et les contrôles de sécurité plus sévères retardent le retour des prisonniers de guerre libérés par les Soviétiques.

À leur arrivée sur le territoire du Reich, entre l'été 1940 et le début 1941, les prisonniers de guerre sont répartis en fonction de leurs grades. Le *Stammlager* (le "camp principal", *Stalag*), auquel les soldats du rang et sous-officiers étaient rattachés, compte 69 entités dispersées sur l'ensemble du Grand Reich. Au total, ces camps regroupent 70 % du total des captifs. 95 % de ces soldats ou sous-officiers sont ensuite envoyés en *Arbeitskommandos*, ("kommandos de travail") - soit quelque 82 000 unités mises au service des établissements industriels, des ateliers artisanaux, des boutiques et des exploitations agricoles. L'*Offizierslager* (*Oflag*) est un camp de prisonniers de guerre destiné aux officiers - ces derniers, davantage protégés par la Convention de Genève, ne travaillent pas.

Les archives montrent que les stratégies pour tromper l'ennui étaient bien différentes : parties d'échecs, conférences, lectures, activités pédagogiques en *Oflag* ; écriture de chansons entre prisonniers et visionnage de films de propagande nazie le dimanche, unique jour de repos, mêlés à quelques représentations théâtrales annuelles en *Stalag*.

REVENIR À LA VIE CIVILE

Par-delà des conditions de détention plus ou moins dures, la plupart des prisonniers évoquent, dans leurs correspondances et différents témoignages d'après-guerre, un retour de captivité et une réinsertion sociale vécus comme très douloureux. En dépit de la joie de retrouver leurs proches et de réinvestir leur vie d'avant, la plupart sont revenus diminués psychologiquement et physiquement très amaigris ou blessés.

L'emploi salarié non retrouvé, ou pour les commerçants, la perte de la clientèle, le pillage ou le bombardement de leurs locaux, a pu entraîner un déclassement social plus ou moins long et significatif. L'absence du père et du mari a également constitué un bouleversement au sein des familles. Nombreux sont ceux qui reviennent après cinq ans d'absence, accueillis par des enfants qu'ils n'ont pas vu grandir et qui ne les

reconnaissent pas ; nombreux également sont ceux dont le couple et le foyer familial se délitent - on dénombre 76 658 demandes de divorce en 1946, soit plus du double qu'au début du conflit.

Certains des prisonniers ont en revanche profité de cette période de captivité pour se former, approfondir des connaissances acquises avant la guerre. Côté intellectuels tels que Paul Ricœur et Fernand Braudel lors des conférences en *Oflag* a permis aux officiers de développer des vocations, notamment aux métiers de l'enseignement, obtenant, s'ils le souhaitaient, des diplômes de certification. Des prisonniers en *Stalag* se sont quant à eux confrontés à de nouveaux métiers manuels, à de nouvelles formes d'organisation du travail, à de nouveaux outils, notamment dans l'agriculture, où la mécanisation du travail de la terre avait déjà eu lieu.



Carte des camps des prisonniers français (*Stalag*, *Oflag*) d'après les documents du ministère des Prisonniers de la France libérée, 1944.

© CCO 1.0 Paris Musées / Musée de la Libération de Paris - musée du Général Leclerc - musée Jean Moulin